

Une communauté de la nudité.

Que peut être une communauté de la nudité ? Dans sa lettre aux Ephésiens (2, 14-15) st Paul dit que le Messie « de deux réalités n'a fait qu'une détruisant la barrière qui les séparait ¹ ». De quelle séparation parle-t-il ? C'est de la séparation que pose la loi. La loi est en effet ce qui distingue d'un côté les Juifs et de l'autre les païens. Or, dit St Paul dans sa lettre aux Galates (3,28) depuis la venue du Christ, il n'y a ni Juif ni Grec, ni homme ni femme, ni esclave ni maître.

On en a trop vite conclu que St Paul fondait un universalisme. On connaît la suite, se jouerait là toute l'histoire de la mondialisation : la prétention d'imposer aux peuples de renoncer à ce qui les particularise, et aux personnes, de transmuter leur petite névrose en un malheur banal.

La clinique nous apprend cependant que rien n'est plus délicat que de renoncer à nos symptômes. On imagine toujours qu'ils disent quelque chose de vrai de nous. Or qu'y a-t-il de plus commun, de plus banal et de plus général qu'un symptôme ?

Ce qui fait notre singularité n'est pas le symptôme, mais la manière dont nous le travaillons, la manière dont nous écrivons notre vie. Le symptôme nous particularise. Il indique le type de paysage dans lequel je chemine, mais il ne dit rien de mon chemin. Alors pourquoi s'y accrocher ? Qu'est-ce à dire si ce n'est que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la réelle opposition ne se joue pas entre le particulier et l'universel mais bien entre le particulier et le singulier².

Il me semble que c'est précisément ce qu'avait compris st Paul. Ce qui nous empêche d'être frères n'est pas le refus d'être « soi-même comme un autre »³, mais la peur d'être soi-même. Il ne nous exhorte donc pas à élever nos petites histoires privées et personnelles au niveau d'un universel formel si souvent creux. Il ne nous demande pas de chercher l'idée de l'Homme en chaque être humain. Il nous invite à descendre dans l'humus de notre réalité la plus profonde⁴. Il tient à nous ramener à notre nudité ontologique, à notre nature humaine, car pour lui, nous ne sommes pas appelés à relativiser nos blessures, mais à les sanctifier.

En faisant de la blessure un chemin de vie, St Paul démontre l'imposture de toute identité. Selon lui, à moins d'être de mauvaise foi, il est impossible de coller parfaitement à son identité. Il n'est ni Juif ni Grec parce qu'il est impossible pour un Juif d'être totalement et parfaitement Juif et, ajoute-t-il, parce qu'il est possible qu'un non-Juif, tel un Grec puisse suivre la loi.

On peut d'abord s'en étonner. Comment un non-Juif pourrait-il arriver à suivre cette loi qu'un Juif ne pourrait pas suivre ? C'est que, pour St Paul, le Christ a relevé la loi. On l'aura compris, pour saint Paul, c'est en rencontrant le Christ qu'on entre dans sa singularité⁵. Jésus fait en

¹ *La Bible de Jérusalem*, Editions du Cerf, 2000.

² La philosophie pose une opposition entre le particulier et l'universel. Selon Hegel, le singulier résout l'opposition, en ce sens où le singulier est l'universel, du moins que l'un et l'autre s'ouvrent l'un sur l'autre.

³ Selon l'expression de P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Le Seuil, 1990.

⁴ A l'inverse du geste universaliste qui prétend dépasser les particularismes en passant par-dessus la division qui les établit - en organisant précisément les identités et les différences et en instituant la ligne de partage entre un intérieur et un extérieur -, st Paul pense que c'est en passant par une division supplémentaire qu'on peut les dissoudre. Il propose de diviser à nouveau chacun des termes issus de cette première scission.

Agamben, G., *Le temps qui reste, un commentaire de l'épître aux Romains*, Payot Rivage 2000.

⁵ Badiou, A., *Saint Paul, La fondation de l'universalisme*, PUF, 1997.

effet passer la loi du registre du jugement⁶ à celui de celui de l'amour. C'est cette loi de l'amour que peut tout aussi bien suivre, que refuser d'emprunter, tant un Juif qu'un non-Juif.

L'amour accomplit la loi dit Jésus. Mais s'agit-il d'un dépassement ou d'une dissolution de la loi ? On sait à quel point la loi est importante pour les religions du Livre. Mais savons-nous à qui elle s'adresse ? S'adresse-t-elle à un être humain ou à un peuple ? Est-elle la condition de possibilité de la personne ou celle du vivre-ensemble ? S'agit-il d'une seule et même condition ? Peut-on assimiler être humain et peuple ? Peut-on passer du « je » au « nous »⁷ ? Ne perdons-nous pas quelque chose d'essentiel en confondant ces deux registres, à savoir l'expérience de la nudité ? Or cette expérience de la nudité n'est-elle pas ce par quoi un « je » peut rencontrer d'autres « je » sans perdre son unicité dans l'anonymat du « on » et sans se s'abîmer dans la fusion du « nous » ?

La Bible joue de cette imprécision : Israël est à la fois une personne et un peuple. Il en va de même pour Abram à qui il est dit « je ferai de toi un grand peuple ». On pourrait objecter qu'il y va d'une filiation, mais cela ne résout en rien le problème, car il est dit à Abram de « quitter, son pays, sa parenté et la maison de son père » (Gen 12,1). La question est de savoir comment assumer cette filiation : dois-je faire ce que mon père me dit de faire ou reprendre son propre geste ? dois-je m'installer dans le pays qui lui a été désigné ou, à mon tour, quitter la terre de mon père pour aller vers celle qui me sera désignée ?

On retrouve les notions d'héritage, de culture, de race et d'identité. Qu'est-ce qui fait que je suis moi ? On sait qu'il n'est d'êtres humains qu'au pluriel. L'anthropologie philosophique montre que chaque société est une fabrique de l'homme, mais qu'en même temps, ce sont ces mêmes hommes qui fondent la société qu'ils veulent⁸. Bref, en d'autres termes : les conditions de possibilité de l'avènement de l'être humain sont identiques à celles de la société⁹.

Nonobstant en rester là est trop court. Certes, l'être humain est un être qui répond à l'appel qui lui est adressé. C'est ce qu'on nomme la filiation. On peut parler d'une transcendance d'antécédence¹⁰. Quelqu'un est là avant lui. Quelqu'un l'appelle à être.

Mais l'histoire d'Abram souligne qu'il importe de distinguer deux types d'appel : l'appel de ceux qui nous appellent à grandir, d'un côté, et de l'autre, l'appel de Dieu¹¹. Le premier type d'appel conditionne l'unification psychosomatique. Il relève du travail de portage et

6 L'équilibre, l'équité et la justice.

7 L'histoire de la philosophie nous apprend que ce saut du « je » au « nous » est pour le moins problématique. Lorsque Heidegger dit qu'un peuple est plus à même d'incarner le Dasein, il ruine lui-même le concept qu'il vient de forger puisque ce dernier est l'affaire de chaque « je », au sens où il échoit à chacun de vivre une vie authentique et de ne pas sombrer dans le « on ».

8 Il y a là une dialectique paradoxale qui montre que le contenant est contenu par ce qu'il contient (les hommes contiennent la société qui les contient). Contenant et contenu sont donc deux facettes d'une même réalité dynamique.

9 Legendre, P., La fabrique de l'homme occidental, Milles et une nuits, 1996 ; Godelier, M., Au fondement des sociétés humaines, Albin Michel, 2007.

10 Mon père est né avant moi, mais il ne devient père que lorsque je le « parentifie » en naissant. La relation implique nécessairement ce mouvement qui relie une transcendance d'antécédence et une immanence « responsorielle ».

11 Des Esprits, des Ancêtres, des muses, des dieux, du Divin, ...

d'éducation. Il se manifeste par la manière dont nous sommes accueillis et dont nous sommes accompagnés sur le chemin de subjectivation. Il permet de prendre place dans le monde social. Il nous assigne, ou nous propose, une place. Il nous donne une mission et une fonction. Il nous inscrit dans le tissu social et nous invite à nous y impliquer à notre tour, comme l'ont fait avant nous nos ancêtres ainsi que tous ceux qui nous ont portés.

Le second appel concerne la vie spirituelle. Même s'il passe par la symbolique de notre tradition et les rites de nos pères, il les excède car il se manifeste aussi, et peut-être avant tout, par les inspirations, les révélations, les rêves et les intuitions. Ce second appel nous invite à ouvrir de nouveaux horizons de sens.

Revenons à Abram. Il a bel et bien été appelé, investi, porté et institué par ses parents. Il a été façonné par la société dans laquelle il vit. Il y prit part. Il y joua son rôle. Mais il n'empêche qu'il reçoit un appel qui lui est adressé personnellement et directement par Dieu. Et quel appel ! puisqu'il lui est dit de quitter les structures de ses ancêtres pour aller vers lui-même¹². Qu'est-ce à dire ?

Pour aller vers Dieu et vers soi-même, serions-nous dans l'obligation d'abandonner la loi de nos pères ? Jésus lui-même ne dit-il pas qu'il est venu séparer le fils de son père ? Il semble que Dieu nous invite à quitter la loi de nos pères. Quelle pourrait en être la raison si ce n'est que cette loi pourrait devenir une idole qui empêche de se lever¹³. Se joue là la question de la transmission : transmettre c'est à la fois transmettre un objet (de connaissance) ou une pratique de vie, mais c'est surtout transmettre un geste : celui d'apprendre, car sans cette seconde transmission, transmettre, c'est formater.

Pour aller vers Dieu, il ne suffit pas donc de mettre nos pas dans ceux de nos pères. Il faut aussi se lever soi-même. Il n'est d'autre chemin pour aller vers Dieu que celui qui me conduit à moi-même. La question est de savoir comment s'orienter sur ce chemin. Sans balise, c'est l'errance ! On est seul pour décider de l'orientation à prendre. On trébuche. On doit reconnaître nos propres égarements. Pourquoi fais-je le mal que je ne veux pas commettre et ne fais-je pas le bien que je vise, se demande st Paul. Que signifie cette confusion et cette division en moi-même ? Le mal vient-il de mon ignorance tel que le pense le Grec ou de la rigidité de ma nuque tel que le pense le Juif ? Le Grec et le Juif réagissent de manière très similaire. Afin d'éviter l'errance, ils prennent une boussole ; l'un choisira la raison, l'autre la loi.

Or, pour St Paul la boussole est une lanterne qui éclaire le passé. Elle ne peut conduire vers soi vu que le soi est en devenir. On ne peut faire usage de raison, puisque le logos tend à s'identifier à l'être, et que l'ordre du monde est précisément invalidé, est troué, par l'évènement de l'appel ! On ne peut prendre appui sur la loi, puisque désirer est aussi grave que passer à l'acte, et que pour juger il ne faut jamais avoir trébuché, ce qui est impossible !

¹² Dans ses commentaires sur les récits hassidiques, M. Buber, y insiste : il ne me sera pas demandé à moi, Olivier, pourquoi je ne suis pas Moïse, mais pourquoi je ne suis pas Olivier. *Récits hassidiques*, Point, 1996.

¹³ Freud et Marx parlent de l'idole en terme de fétiche. Dans les deux cas, l'enjeu est identique : le fétiche sert à cacher une réalité qu'on ne veut pas voir ; pour l'un la différence (des sexes), pour l'autre la réalité de nos modes de production.

La question de l'orientation se pose maintenant dans le cœur. Ce n'est plus une affaire de comportement (loi) et de tête (raison), c'est une affaire d'incarnation : il s'agit de s'impliquer personnellement dans la vie.

St Paul nous invite à quitter la terre de nos pères. Le temple n'est plus un lieu où l'on va se recueillir. Il est devenu le lieu par lequel on se recueille et, dans un même geste, le lieu par lequel on accueille. Ce temple est le corps de chaque être humain car le corps est le temple de l'Esprit. C'est dans sa propre chair que st Paul est révélé à lui-même et c'est dans sa propre chair que se révèle en même temps la présence de Jésus. C'est dans sa propre chair que se fait entendre l'appel qui le met en route vers lui-même, vers son désir le plus profond et vers sa vérité.

Le sujet paulinien n'est ni celui qui suit la loi ni celui qui suit la raison. Il est celui qui répond à celui qui l'appelle. Celui qui répond à Jésus et qui l'annonce. Pour St Paul, Jésus accomplit la loi lorsqu'il dit n'être pas venu pour juger. L'amour aura donc le dernier mot. Tout nous sera pardonné. Tout y compris sa crucifixion. Tout sauf une chose, précise Jésus : le refus de l'Esprit !

Il y a donc un au-delà à l'amour, une limite à l'amour qui est pourtant tout et qui accomplit tout. C'est que l'amour n'est rien tant qu'on ne s'y implique pas, tant qu'on n'y répond pas en première personne. Apparaît ici le troisième moment de la justice, celui qui l'autorise : par-delà l'équité qui fait de nous des semblables, et par-delà l'amour qui fait de nous des frères, éclot à l'horizon la lueur de la liberté. La liberté est l'enjeu spirituel. Cet enjeu est personnel car la liberté est l'affaire de chacun : vais-je ou pas nouer une relation avec l'Esprit ?

Reprenons dès le commencement. Adam est l'être humain générique. Il est l'être humain lambda. Il est chacun d'entre nous. Le récit de l'Eden met en scène l'enjeu spirituel. Il décrit phénoménologiquement ce qui se joue dans la relation avec Dieu.

Nous assistons au premier dialogue entre Dieu et l'être humain¹⁴. Il est intéressant de remarquer qu'il débute par une question : « où es-tu ? » demande Dieu à Adam qui répond qu'il s'est caché car il l'a entendu venir et qu'il a eu peur (gen 3,9).

Augustin d'en conclure qu'Adam eut peur d'être puni car il aurait transgressé un interdit fondateur. Augustin inventa le péché originel dans les termes de son époque. L'hybris (la démesure) étant pour les anciens ce qu'il y avait de plus grave, Augustin ne pouvait penser au péché qu'en terme d'orgueil : Adam aurait voulu être Dieu lui-même par lui-même¹⁵.

Mais comment un Dieu bon, sage et omniscient aurait-il pu laisser Adam se fourvoyer ? Que penserait-on d'un père qui laisserait sur la table du chocolat en disant à son enfant qu'il ne peut en manger ? Ne serait-il pas irresponsable, du moins bien naïf ?

Allons donc voir ce qu'il en est de cet interdit. Il est écrit ceci : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras tu mourras » (gen 2, 16-18). Cela semble clair. Mais est-ce si

14 Auparavant Dieu parle mais personne ne répond.

15 Dans le judaïsme, il n'y a pas de péché originel.

évident ? Dieu donne-t-il un indice à Adam pour qu'il puisse reconnaître l'arbre de la connaissance ? Non, il ne lui en donne aucun ! Seul est situé l'Arbre de la vie, au milieu du jardin - « Yavhé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (gen 2, 9).

La situation est pire que celle qu'on imaginait ! Serions-nous en présence d'un père qui dirait à son enfant qu'il peut manger de tout ce qui est sur la table sauf du chocolat, qui est empoisonné, sans lui dire comment le reconnaître ? Loin d'être naïf et irresponsable Dieu serait-il pervers ?

Prenons le temps de réfléchir. Si Dieu a donné un interdit qui ne peut être respecté, ne serait-ce pas parce qu'il attendait précisément d'Adam qu'il posât un acte par lui-même, sans chercher à lui plaire, sans faire ce qu'il imagine devoir faire pour le satisfaire ?

Il semble que Dieu attendait d'Adam qu'il prît place dans la relation et qu'il exerçât sa liberté. Dieu attendait d'Adam ce qu'il attend d'Abram, qu'il aille vers-lui-même ! Mais est-ce pour cela qu'Il pousse Adam à la transgression ? Non ! je pense qu'il y a maldonne. Selon une lecture kabbaliste cet interdit n'en est pas un. Il n'en a que la forme. Il s'agit d'une énigme¹⁶ !

Reprenons le récit. S'il y a un arbre dont on ne peut rien manger parce qu'il conduit à la mort et qu'on ne sait où il est, c'est qu'on ne peut manger d'aucun fruit, sauf de celui que donne l'arbre de la vie et qui, lui, est précisément situé. Chacun d'entre nous en arrivera à cette déduction.

Adam et Eve crurent bien faire en prenant de l'arbre de vie. Pourtant, c'est en en prenant qu'ils accédèrent à la connaissance. On ne peut penser qu'il s'agisse d'un piège. Que s'est-il passé quand ils en prirent ? Ils prirent conscience de leur être : ils se découvrirent nus ! Mais qu'est-ce qu'être nu ? De quelle nudité s'agit-il, si ce n'est d'une nudité spirituelle ? Etre nu, c'est se découvrir avoir été jeté dans la vie sans raison et sans qu'on ne l'ait soi-même décidé. C'est se découvrir avoir été donné. C'est savoir que rien ne nous justifie et qu'il n'y a rien en nous qui nous permette de nous justifier.

En se voyant nus, Adam et Eve ont découvert la relation. En prenant conscience de leur réalité, ils sont sortis de l'indifférenciation. Ils sont venus au monde en devenant des points de vue sur le monde¹⁷. Ils sont devenus des sujets. Ils sont devenus des personnes.

Ils ont compris qu'être en relation, c'est ne pas avoir l'autre sous la main comme on a un objet. Si autrui est là, c'est parce qu'il le veut, et non parce qu'il le doit parce que je le veux ou que je le vau. Adam et Eve ont découvert qu'ils n'ont pas leur origine en eux-mêmes. Cette maturité les conduit inévitablement au doute : qu'est-ce qui se passera si notre Père détourne les yeux ? Que suis-je pour que tu me regardes ou que tu te détournes de moi ? On retrouve ici l'inquiétude qui traverse les Psaumes.

¹⁶ Levy P., *La ruse de Dieu, le kabbaliste et l'arbre de la connaissance*, Editions du Relié, 2013.

¹⁷ Husserl insiste sur le fait qu'on ne peut connaître que d'un point de vue fini.

On y retrouve aussi l'expérience fondamentale de tout être humain. Tout bébé se demande avec inquiétude ce qui se passe dans le regard de sa mère et dans celui de son père. Cette interrogation est au fondement de la vie psychique. Elle accompagnera l'être humain durant toute sa vie. Ce qui permet d'habiter cette inquiétude est la confiance qui se crée si tant est que les relations de portage aient été suffisamment saines¹⁸.

Mais revenons à Adam et à Eve. Ils sont là face à l'inquiétude. Que suis-je à tes yeux moi qui ne suis que glaise ? On comprend qu'ils aient eu peur ! Comment faire face au néant¹⁹ ? Tout se précipite ! Ils se cachent dans l'arbre de connaissance qui est aussi l'arbre de vie. Dieu se retrouve seul. Il ne sait plus où sont ses amis puisqu'ils sont sortis de la relation²⁰.

Dieu appelle. Adam répond. Il lui dit qu'il a peur. Il n'ose pas lui faire confiance. A l'inverse du fils prodigue, il n'ose pas se jeter dans ses bras. Il se replie et se cache derrière autrui. Par peur, il trébuche. Au lieu de comprendre que Dieu attend qu'il réponde à son appel, car il est fier et plein de joie à l'idée de voir qu'il est devenu une personne, Adam se sent indigne, il a honte ! Il se referme, se replie sur lui-même et refuse d'entamer le processus de subjectivation. Il ne parvient pas à se présenter, à se rendre présent. Il se dédouane sur Eve qui à son tour se dédouane sur le serpent. C'est ce qu'on peut appeler une chute en cascade ! Personne n'ose prendre place dans la relation. L'espoir de Dieu n'est pas rencontré.

Ce récit nous met en scène personnellement. En nous accrochant à l'arbre nous tombons hors du jardin, puisque ce jardin n'est pas un lieu physique mais un lieu spirituel. Cette chute est pourtant bien réelle : nous glissons du monde spirituel dans un monde simplement psychique et physique. Il y va certes du même monde, mais nous n'y vivons plus selon la même modalité. Nous sommes tombés du royaume de Dieu qu'est le lieu de la relation. Nous ne sommes plus dans le monde, nous sommes du monde.

S'ensuit que la connaissance n'ouvre plus à la relation. Elle sert à se cacher, à se justifier et à s'accuser. Nous nous réfugions derrière nos particularismes. Chacun se replie sur lui-même. Chacun construit sa petite forteresse vide. Or, c'est précisément en s'enfermant dans nos petites défenses qu'on sombre dans l'hybris. Comment tenir seul par soi-même si ce n'est en réduisant le monde à soi ? L'orgueil, la luxure, l'avarice et la pléonexie ne sont que des effets causés par le repli et la peur.

C'est la raison pour laquelle Dieu nous fait redescendre de l'arbre. Il tente de nous délivrer de nos certitudes en nous envoyant ailleurs : Va vers toi-même ! Ce chemin est une énigme et une réelle épreuve puisqu'il s'y agit de s'éprouver soi-même. Cette énigme est paradoxale puisque le chemin qui conduit vers moi est celui qui me fait sortir de moi... Cette épreuve me permet de comprendre que je ne suis pas en moi car je suis dans la réponse, et qu'au lieu de moi n'est pas moi, mais est celui qui m'appelle²¹ ! Les philosophes diront qu'on devient soi en passant par autrui. On comprend ainsi déjà un peu mieux la raison pour laquelle Dieu invite

¹⁸ Marcelli, D., *Les yeux dans les yeux, l'énigme du regard*, Albin Michel, 2016. Voir les travaux de Bion, de Winnicott, de Bowlby.

¹⁹ Drewermann, E. *Le mal*, Desclée de Brouwer, 1997.

²⁰ Jésus insiste sur le fait qu'il nous considère comme des amis.

²¹ Marion, J.L., *Au lieu de soi*, Puf, 2008. Housset, E., *L'intériorité d'exil*, Cerf, 2008.

l'être humain à se lever pour aller vers lui... aller vers soi est le chemin qui permet d'éviter le culte de l'ego.

Mais nous l'avons vu, la peur empêche de répondre à l'appel. Cette peur est intrinsèque à la relation. Il n'y a pas de confiance possible tant qu'on a pas goûté au doute, à cette possibilité qu'autrui ne réponde pas. Ce doute est l'épreuve de la liberté²². Cette épreuve est elle aussi paradoxale puisqu'il ne s'y agit pas de se comporter comme un héros. Il n'y a rien à faire si ce n'est d'accepter d'être acceptés alors que nous nous pensons inacceptables !

Revenons à notre question. Ce qui fait la personne n'est pas la loi, mais l'énigme. Dieu ne veut pas d'automates qui obéissent, il espère rencontrer des personnes libres afin de nouer avec elles des relations de confiance et d'amitié. Il ne propose pas de contrat. Il ne veut pas qu'on lui rende des comptes. Il nous donne la vie et la liberté. Et cette dette ne se rembourse pas : elle se transmet de générations en générations en transmettant la vie et les conditions de possibilité de la vie que sont les soins et la mise en confiance (le travail de portage)²³.

Nous avons vu que transmettre, c'est transmettre un contenu (objet, rite, pratique) et un geste (le mouvement de transmission, l'acte, la reprise de l'agir par soi). Résoudre l'énigme est la tâche qui échoit à tout être humain. C'est en y répondant que le Petit d'homme, que l'*infans*, trouve sa mission, sa vocation et sa fonction dans l'équilibre du monde. Cette énigme est la mission qui est donnée à l'*infans* pour qu'il puisse accéder à sa vie adulte. C'est le sens des rituels de passage qui permettent précisément de passer à l'âge adulte.

Tout comme le lien de parentalité, ce rituel est à la fois transcendant et immanent. Il préexiste à l'*infans* mais ne devient effectif que lorsque l'*infans* le reconnaît en s'y engageant²⁴. Cette double réalité, ce mouvement premier, est au fondement de la vie humaine. On parle de dimension transitionnelle²⁵. La dimension transitionnelle comprend des objets et un espace. Est dit transitionnel ce qui relève d'une double implication. L'objet, ou l'espace, transitionnel est une réalité qui n'appartient ni au bébé ni à la mère parce qu'elle appartient à la fois au bébé et à la mère. Il s'agit d'un entre deux. C'est le lieu de l'illusion constitutive. Le bébé croit créer ce dont il a besoin pour survivre, mais en réalité il crée cet objet sur un fond d'objet trouvé : il croit créer le sein alors qu'il trouve le sein ! Il faut ajouter pour être complet qu'il y va d'un objet créé-trouvé et présenté, car ce sein qu'il trouve, il ne peut le trouver que si la mère le lui présente et s'investissant elle-même dans la relation. Le lieu de la rencontre est un point indiscernable puisqu'il n'est pas situable car il ne relève ni de l'un ni de l'autre puisqu'il relève précisément de l'un et de l'autre. Tout se joue dans cette relation première !

Cette illusion constitutive ne relève pas de la toute-puissance. Il ne s'agit pas d'un acte de création, mais d'une prière inscrite au cœur de l'être vivant. Cette prière est un peu comme la soif qui ne peut exister que parce quelque chose comme de l'eau peut l'étancher. Ce besoin

²² Falque, E., *Le passeur de Gethsémani*, Cerf, 2004.

²³ Piettre, B., Vouga, F., *La dette, enquête philosophique, théologique et biblique sur un mécanisme paradoxal*, Labor et fides, 2015. Graeber D., *Dette, 5000 ans d'histoire*, Les liens qui libèrent, 2013.

²⁴ Une parole performative n'a de valeur que dans un contexte symbolique et qu'à condition que ce contexte soit reconnu. Si je décrète la mobilisation générale sur la place publique, personne ne s'y soumettra. Il n'en va pas de même si c'est le roi qui la décrète, ... du moins tant qu'on le reconnaît comme roi !

²⁵ Winnicott, DW., *Objets et phénomènes transitionnels*, dans *Jeu et réalité*, Gallimard, 1971

de sein prouve l'existence de ce sein. On ne peut pas dire que l'enfant prie, mais on pourrait dire que cette soif du sein prie en lui au point de l'anticiper, d'en anticiper la rencontre²⁶.

Ce point indiscernable est le point de relation. Ce qui relie les êtres humains est ce double mouvement qui appartient aux personnes sans leur appartenir. Ce point est comme un vide situé au cœur même de la vie psychique et au cœur même de la relation. Il est comme un cœur qui bat. Nous verrons combien il est essentiel de s'en souvenir. J'y arrive.

Revenons d'abord encore une fois à Adam et à Eve. Le dialogue entre le Serpent et Eve confirme le fait qu'il n'y a jamais eu de loi. Le serpent dit à juste titre « Vous ne pouvez manger d'aucun arbre ». Et Eve de répondre, en montrant l'arbre de vie, qu'il n'y a que de celui-ci qu'on ne peut ni manger ni toucher. Ce double interdit ne fait pas partie de l'énigme (Dieu ne dit pas que c'est de l'arbre de vie qu'ils ne peuvent pas manger et il ne dit pas, non plus, qu'ils ne peuvent pas le toucher). Cette invention témoigne d'un travail de réécriture.

Mais il y a plus, le texte révèle qu'Eve avait déjà goûté à la connaissance. Elle avait déjà émergé de cette position anonyme de surplomb où tout est « bon et agréable en soi » pour devenir un point de vue sur et dans le monde : au lieu de voir que les arbres étaient agréables à voir et bon à manger, il est écrit qu'elle vit que l'arbre était « bon à manger et agréable à voir » (Gen 2,9 et 3,6). Cette inversion prouve qu'elle avait déjà posé un choix et que, partant, elle était déjà un sujet différencié !

Pour un clinicien, ce dialogue est un souvenir écran : le but est de détourner l'attention sur un point secondaire pour éviter de penser à l'essentiel. C'est un symptôme qui révèle que quelque chose reste caché. Ce qui est caché, c'est la réelle cause de la Chute, à savoir que la Chute vient de notre peur et que nous ne pouvons pas faire l'économie du doute !

En réécrivant l'histoire on inventa, d'une part, le sacré. Or, souvenons-nous que pour Dieu toute la création est bonne, il est dès lors impossible que quelque chose ne soit pas sacrée. Ce qui distingue le sacré du profane n'est pas à chercher dans l'extériorité de la chose mais dans l'intériorité de l'être humain - c'est sa manière de se rapporter aux choses, au monde, et aux êtres qui est teintée de respect ou pas et qui est teintée d'idolâtrie ou pas. D'autre part, en réécrivant l'histoire, on inventa les codes et, partant, on institua la figure de celui qui prétend être en droit de parler au nom de Dieu.

Cette invention de l'interdit fait de l'énigme une loi et du chemin de subjectivation une carte. Cette réécriture nous protège de l'épreuve, mais elle nous interdit le salut ! En gagnant la sûreté nous avons perdu la liberté. Nous savons comment nous légitimer, nous justifier et, bien sûr, nous accuser. Grâce à la loi, nous pouvons nous positionner et établir une ligne de partage entre bien et mal. Mais ce faisant nous nous éloignons de Dieu. Nous évitons de le rencontrer dans cette relation où il nous attend et d'où il nous appelle.

L'invention de la loi nous protège de la peur. Mais la peur nous empêche de répondre. Or, le crime contre l'Esprit est ce refus de répondre. Ne nous méprenons pas : il s'agit du refus de

²⁶ On retrouve cette dynamique qui nous fait penser à la fois la transcendance et l'immanence. Ce qui relie la transcendance du Père et l'immanence du Fils serait l'Esprit : Dol, J.N., *L'Esprit de vérité et d'amour, la pneumatologie de H.U. von Balthasar, Esprit subjectif, Esprit objectif, Esprit absolu ?* Lethieulleux, 2016

répondre et non de la peur de répondre, car nous sommes invités à dépasser cette peur. Jésus nous le dit. Ce refus ne pourra être pardonné par l'amour puisque c'est nous qui refusons cet amour qui nous est pourtant déjà donné. Ce refus nous conduit en enfer – dans cette fermeture qui peut durer éternellement puisque c'est nous qui avons la clef ! Nonobstant, il est inutile de s'apitoyer, Jésus n'est pas là où il a été enterré, il nous précède. Jésus est venu nous montrer le chemin de la foi. En s'incarnant, il fit l'épreuve du vertige. Dans l'épreuve de la croix, Jésus découvrit l'abîme et s'écria « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Marc 15,34). Il était là, comme Adam, dans le doute et la peur. Mais contrairement à lui, il se reprit. Du lieu même de cet abîme, il s'abandonna en toute confiance « père entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23,45). Jésus nous montre qu'il est possible d'entrer dans sa nudité et de la porter ! Il est venu nous montrer comment dépasser la peur. Il est venu nous sauver en nous montrant le chemin, car il est le chemin²⁷ !

St Paul nous invite à redescendre dans cette nudité. Il sait que ce chemin vers Dieu est vertigineux ; lui-même est tombé d'effroi ! Mais il sait que c'est au moment où on est crucifié qu'on entre en liberté et en vérité²⁸. C'est en répondant présent à ce qui advient qu'on va vers soi. C'est en répondant présent à celui qui vient qu'on devient soi. Aucune personne ne peut prétendre être ce qu'elle est car personne n'est un être en soi. On ne peut être que celui qu'on devient. C'est en répondant à cet appel qu'on entre dans l'infinie liberté de ce « je » en devenir. Personne ne peut être sûr de son coup. Pierre chuta par trois fois...

Mais à quoi répondons-nous ? Cette vocation m'assigne-t-elle une mission ou une fonction ? Non, je réponds à ma vocation en rendant vrai ce que je crois²⁹. Il ne s'agit pas de naître à ma nature profonde comme s'il s'agissait de débayer tout ce qui empêcherait un germe d'éclore. Je n'ai pas à devenir qui je suis comme si je l'étais de toute éternité. J'ai à apprendre à être ce que je deviens en faisant de ce qui m'advient la manifestation de ma foi. Je nais en vérité au moment où je réponds à celui qui m'a donné à moi-même, au moment où je me tourne vers lui et m'abandonne entre ses mains. Je deviens moi quand je transmets cette confiance en en témoignant.

On perçoit l'impasse dans laquelle sombre celui qui ne répond pas, qui se détourne et qui ne fait pas confiance. En ne répondant pas, il ne va pas vers lui. Au contraire, il se fuit dans une objectivation et une répétition de l'image (idole) qu'il se fait de lui. Il s'enferme alors dans ses mécanismes de défense. En s'accrochant à ses symptômes qui le particularisent, il exprime son refus de l'Esprit, car en s'y accrochant, il montre qu'il pense que tout est joué et qu'il n'y a ni salut, ni pardon, ni rémission possible³⁰. Il ne s'abandonne pas, il abandonne !

En répondant à Dieu et à l'Esprit, je m'ouvre à ce qui m'altère et me rend libre de vivre. Je n'ai plus à me purifier pour rester moi-même. La vie, le monde et les autres ne sont plus des causes de dépravation, de contamination et d'aliénation. Chaque rencontre, chaque découverte,

²⁷ Il n'est pas venu nous racheter car il n'y a rien à racheter puisqu'il n'y a aucune faute. Et qu'il n'y a aucune faute car il n'y a jamais eu de transgression vu qu'il n'y a jamais eu d'interdit !

²⁸ Hirt, J.M., *Paul, l'apôtre qui respirait le crime*, Actes sud, 2014.

²⁹ Zundel, M., *Je ne crois pas en Dieu, je le vis*, le Passeur, 2017.

³⁰ Dieu nous dit de sortir des schémas des causalités. Il invite au pardon. Il nous demande de suspendre tout jugement et de remettre toute dette –voir le Notre Père. Cette conversion est possible à tout instant !

chaque expérience devient un chemin qui me conduit vers Dieu, vers moi-même, vers le monde et vers les autres. En m'incarnant dans le tissu du monde et dans chaque rencontre, j'entre dans une nouvelle tonalité de mon être et m'enrichis de nouvelles teintes. Je fais apparaître un nouveau paysage, fais entendre une nouvelle mélodie et fais surgir une nouvelle manière de vivre et d'aimer la vie. Bref, en répondant, je deviens de jours en jours plus vivant !

En nous ouvrant à cette dimension spirituelle qui est nôtre depuis tout temps, nous refaisons de notre corps le temple de l'Esprit. Dès cet instant, notre corps cesse d'être un objet physique pour devenir un corps glorieux. Il devient ce corps charnel par lequel nous sommes des lieux de passage, des lieux par lesquelles d'autres peuvent passer des ténèbres à la lumière. Jésus nous le dit : je suis le passage. En l'incarnant en nous, nous le devenons aussi. Tel est le sens de l'eucharistie, devenir des passages.

Qu'est-ce que cela veut dire, devenir un passage ? Trop souvent un travailleur social endosse la veste du douanier : il vérifie la carte de normalité qui justifie la ligne de partage entre les « normaux et les autres ». Au mieux, il aide celui qui est en difficulté à obtenir ce passeport en le soutenant dans ses efforts pour acquérir les compétences exigées. Au pire, il se contente d'appliquer la procédure ad hoc. En jouant au douanier, il permet le passage. Il est un passeur.

Mais on peut – heureusement – penser le travail autrement. Ici, le travailleur social n'endosse pas de veste de douanier, au contraire il laisse tomber la veste ! C'est en effet en s'adressant de personne à personne, d'être humain à être humain, qu'il relie celui qui est tombé du monde à la communauté humaine ! Il est ici passage puisque c'est par sa manière d'être et de répondre qu'il fait passer la personne³¹.

Se situer au lieu du passage, se situer comme passage, est descendre dans ce qu'on nomme un point nul de médiation³². Jésus est le passage car il n'est ni Dieu ni être humain car il est Dieu et être humain. A son instar, le travailleur social peut lui aussi se situer au lieu de ce point nul de médiation, car il n'est ni travailleur social ni être humain, car il est travailleur social et être humain³³.

Jésus accomplit la loi en ce sens où il la renvoie à sa juste place. Il ne dit pas que la loi ne vaut rien, mais il montre qu'elle ne vaut que tant qu'on se situe en dehors de la foi, car dès qu'on laisse descendre en soi l'Esprit, les choses se passent autrement. Il le dit sans ambiguïté aucune : avec la foi on peut soulever des montagnes, remettre les péchés, guérir les malades, ressusciter les morts et chasser les démons.

En accomplissant la loi, Jésus nous renvoie à notre réalité trinitaire. Cette réalité comprend trois niveaux : la vie corporelle, la vie psychique et la vie spirituelle. La dimension spirituelle

³¹ Il ne s'agit pas de nier sa responsabilité professionnelle en devenant « enfant avec les enfants » ou « idiot avec idiots ». Il s'agit d'assumer la tension irréductible entre une égalité de personne (immanence) et une asymétrie de fonction (transcendance). Voir mon article : *Relation humaine, relation éducative, une réconciliation impossible ?* dans *Ethica Clinica*, n°56 ou sur le site des Coquelicots WWW.LESCOQUELICOTS.BE

³² Labarrière, PJ, *Le Christ avenir*, Desclée, 1983.

³³ Il s'agit de s'opposer à ce sacrosaint principe de neutralité professionnel. Pour ce faire il convient de mettre en place un système qui permette un travail relationnel sain. Voir mon article *Relation...* op. cit.

relève les autres niveaux tout en les irriguant³⁴. Qu'est-ce à dire ? Commençons par reconnaître qu'il y a un usage abusif du terme loi. Les lois dites de la nature ne sont pas des lois. Elles n'interdisent rien et n'autorisent rien. Elles décrivent un principe de causalité : si je saute par la fenêtre et que je m'écrase sur le sol, c'est dû à un effet systémique et non à une punition immanente ! C'est le registre du possible et de l'impossible.

Par contre, les lois humaines sont de réelles lois qui nous aident à vivre ensemble. Elles organisent les enjeux relationnels. Elles sont constitutives, à condition d'être évolutives car elles relèvent du dialogue³⁵. Elles font l'objet de débats et de rapports de force. C'est le registre du permis et de l'interdit.

Au niveau spirituel, il n'est aucune loi. Tout est amour, foi et pardon. Le crime contre l'esprit n'implique aucune condamnation. Il conduit au néant du simple fait de refuser de la relation. Tout y est affaire de liberté et de décision ! C'est le registre de l'acceptation ou du refus.

Jésus y insiste : il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. Il nous le montre : pour vivre en liberté et en vérité dans le monde et parmi les êtres humains, il n'est d'autre chemin que celui de la nudité. Il est donc essentiel d'en revenir à cette tripartition. En effet, l'âme (entendue comme vie psychique) n'est pas capable de sauter par-dessus elle-même. Elle ne peut trouver son salut en elle. L'âme s'y essaye pourtant en « faisant comme si » (au risque de délirer) ou en se résignant.

Les spécialistes de l'âme disent qu'il faut accepter la finitude pour vivre heureux. Et d'instituer une éducation de la castration³⁶. Mais à y regarder de près, ce conseil est stoïcien, puisqu'il nous exhorte à nous soumettre à l'ordre du monde pour espérer y vivre un peu de bonheur. C'est une technique mondaine de sagesse. Ce chemin n'est pas chrétien. Souvenons-nous que Jésus nous dit que celui qui boit de la Source sera vivant pour l'éternité ! S'en tenir à la logique de l'âme est refuser l'Esprit ! C'est faire acte d'orgueil et de toute puissance.

En redonnant son rôle à l'Esprit on inverse la donne : il ne s'agit plus de poser une éducation de la castration puisque celle-ci conduit précisément de la peur à la toute-puissance, mais de fonder une éducation de la confiance. C'est le rapport à la limite qui s'en trouve modifié. La limite ne peut plus être une limitation qui m'est imposée de l'extérieur³⁷.

³⁴ Elle est à la fois un niveau à part entière et à la fois un niveau en creux, un niveau qui creuse les autres. Hegel laisse entendre que la dialectique ternaire exige un quatrième terme, le discours du mystique : l'appel. On doit ajouter à la tripartition de Dumézil (le paysan, le guerrier, le roi) la fonction du barde.

³⁵ Le terme interdit pose un entre-deux. Mais qu'est-ce cet entre-deux ? L'entre-deux ne peut être qu'un espace transitionnel qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre parce qu'il appartient à l'un et à l'autre. Il est fait d'imagination et de dialogue. Le dialogue exprime bien ce travail d'élaboration d'une ligne de partage qui naît de la relation tout autant qu'il la crée.

³⁶ Une éducation dont le but est d'arracher l'enfant à sa soi-disant nature, à sa soi-disant toute-puissance et à sa soi-disant volonté de fusion. Or cet enfant n'existe pas ! L'enfant ne vit pas dans la fusion, mais dans l'indifférenciation. Il se sait impuissant et ne compense cette impuissance par l'imaginaire que lorsqu'il est livré à lui-même. Il a besoin d'être relayé afin d'unifier son vécu. S'il y a fusion, celle-ci vient de l'adulte qui fusionne afin de se « protéger de ses blessures ». Voir la relation entre Eve et Cain. Voir les travaux de Winnicott, Bion, Bowlby, Roussillon, Sami Ali, Schotte, ...

³⁷ Contrairement à Lacan qui dit que le sujet est barré par la loi qui le divise.

Peut-on en conclure pour autant qu'il n'y a plus de limite et que nous sommes voués à vivre sans limite ? Non ! Nous l'avons vu, Dieu nous invite à sortir de l'indifférencié. Or sans limite nous sommes engoncés dans un grand Tohu-Bohu.

Dans le jardin, Adam n'a pas de maison. Il n'a pas de lieu car rien n'a encore eu lieu, il n'est pas encore une personne. Dieu l'invite à poser une limite pour que quelque chose ait lieu, pour qu'il devienne une personne. Dieu évite le paradoxe systémique qui dit « sois spontané »³⁸. Il ne dit pas à Adam de prendre sa liberté. Il lui donne l'énigme par laquelle il va accéder à la liberté en posant par lui-même la limite qui le fonde. En prenant position dans la vie, Adam pose sa première ligne de partage – celle qui permet de penser un dedans et un dehors.

Tout se joue ici ! On aura compris qu'il y va d'un espace transitionnel. La ligne que pose Adam, comme tout être humain, relève de la relation et non de son intentionnalité. Le sujet, la personne, n'advient à elle-même qu'au moment même où elle est et entre en relation. La personne est à la fois cause et effet. Ce qui indique qu'elle n'est pas une unité close en elle-même, une monade sans porte et sans fenêtre. Elle n'est pas un être indivis. Elle est intrinsèquement relationnelle. Son intériorité n'est pas une intériorité subjective mais une intimité en partage. Son identité n'est pas une identité de sujet (ni de chose !), mais une identité d'exil, une identité dialogique. Pour le dire en d'autres mots, c'est parce qu'on m'a dit « tu » que je peux dire « je » et c'est parce qu'un « je » m'a invité à lui répondre que je peux à mon tour lui dire « tu »³⁹.

Le geste que pose la personne ne relève ni de son intentionnalité ni de sa liberté (au sens d'autonomie morale ou au sens d'agentivité). Son geste relève d'un mouvement, d'un élan, d'une danse, d'un érotisme⁴⁰. C'est le geste d'une caresse qui répond à une caresse.

On oublie à quel point le monde est dur. L'enfant s'y cogne. Il a tant besoin de la douceur d'une peau. Il a tant besoin d'être invité par et à la douceur de la peau de l'autre. Il a besoin d'être invité à caresser. Tout son développement passe par cette danse amoureuse et érotique⁴¹. On pourrait parler d'un réel cantique et évoquer le Cantique des cantiques.

L'enfant a besoin d'être investi érotiquement – il échoit bien évidemment à l'adulte de mettre de son érotisme dans la relation mais de se retenir et de ne pas l'y mettre totalement⁴² ! Ce mouvement affectif dans lequel l'adulte, l'aîné, se donne et se retient sans se retirer est essentiel. Il est ce qui relie et ce qui lie. Il est ce qui relie et qui sépare. Il est ce qui unifie et qui différencie. Il est ce qui permet à chacun d'être soi dans une communion sans confusion. Ce mouvement est une kénose.

Revenons à Adam. Tout se passe dans un même geste. Adam devient une personne et pose la première limite. Il se découvre nu et bâtit sa première maison, son corps – Lévinas parlera de

³⁸ Cela serait totalement paradoxal : pour faire des nous des êtres libres, Dieu exigerait notre soumission !

³⁹ Buber, M., *Je et tu*, Aubier, 1969

⁴⁰ Shiva est le danseur cosmique, la pulsation de sa danse fait vivre l'univers.

⁴¹ Marion, J.L., *Le phénomène érotique*, Grasset, 2003.

⁴² Voir les travaux de Winnicott, de Roussillon, ...

la tente⁴³. Il s'incarne et unifie son vécu. Il se découvre unique et est refoulé hors du jardin car il découvre qu'il ne peut pas se voir dans le paysage qu'il voit. Mais en étant refoulé il peut enfin y aller, il peut enfin aller dans le monde. Il saisit qu'il ne recouvrera cette unité qui le relie au monde que dans et par le regard de l'autre ! C'est en me voyant dans le regard d'autrui qui me vois dans le monde, que je sais que je suis aussi dans le monde que je vois. Autrui est celui par qui l'être humain peut être distinct sans pour autant être refoulé⁴⁴. Le lieu du monde est la relation : sans relation le monde est une lande déserte d'où je suis refoulé - je sombre alors dans l'esseulement et dans l'abîme.

La phénoménologie montre que le corps est la condition de l'espace : c'est parce que je suis incarné dans un corps qui pose une latéralité qu'il peut y avoir un devant et un derrière, un haut et un bas, une gauche et une droite⁴⁵. Mais un espace n'est pas encore un lieu⁴⁶. Pour faire d'un espace un lieu, il faut que quelqu'un prenne position⁴⁷. En prenant position, j'invite l'autre à répondre. Cela crée l'évènement. Ce mouvement dialogique fait d'un espace anonyme un lieu vivant⁴⁸ ! Le lieu du monde est la relation car c'est par elle que le monde fait signe, c'est par elle que le monde peut avoir lieu. Mais Adam eut peur. Il prit corps, mais ne prit pas position. Il entraîna dès lors la création dans sa chute !

En envoyant l'être humain vers lui-même, Dieu l'invite à poser sa limite en assumant ses décisions et ses goûts. Il échoit à chacun de poser sa limite comme ligne de partage. Mais cette ligne de partage ne cesse de reconfigurer le paysage au fil des rencontres et des expériences. Elle ne peut servir de boussole car elle est chemin. En d'autres mots, la raison et la loi ne peuvent être des boussoles car elles relèvent du mouvement de la vie humaine. Penser, aimer et vivre donnent forme à ce mouvement sans jamais s'y renfermer. Se lever pour aller vers soi, c'est apprendre à relancer le mouvement qu'est aimer, penser et vivre.

En effet, en entrant en nudité, je découvre que rien ne justifie que je sois moi et non cette personne handicapée ou ce SDF – rien ni ma culture ni mon sang. Je ne peux prétendre à rien, je ne peux rien m'approprier et je ne peux revendiquer aucun droit ! En découvrant que rien ne me justifie, je découvre la peur de n'être rien, de n'avoir ni le droit d'être ni celui d'avoir.

Je peux dépasser cette peur. Je comprends alors que je suis donné gratuitement à moi-même pour l'éternité et que tout m'est donné en surcroît. Cette découverte me permet de vivre dans une joie inouïe. A l'inverse de la peur qui me pousse à manger le monde, à le saturer de ma petite présence et à le réduire à moi - ce qui justifie dès lors la nécessité de se voir imposer des limitations -, la joie me permet de vivre en retenue et en totale liberté.

⁴³ Lévinas, E., *Totalité et infini*, Nijhoff, 1961.

⁴⁴ Badiou, A., *Eloge de l'amour*, Flammarion, 2009.

⁴⁵ CFR. Les travaux de Sami Ali, de Merleau-Ponty, M. et de Pankow, G.

⁴⁶ Godin, C., Mühlethaler, L., *Edifier, l'architecture et le lieu*, Verdier 2005. Heidegger, M., *Bâtir, habiter, penser*, dans *Essais et conférences*, Gallimard, 1958. Deleuze, G. *Le pli*, Editions de Minuit, 1988.

⁴⁷ Si le tohubohu correspond à la soupe quantique, et si on peut légitimement penser à un multivers comme le dit Tinh Xuan Thuan, on peut encore en conclure que pour qu'un univers tel que le nôtre (quatre dimensions) puisse exister, il fallut qu'un Dieu s'incarne ! Ce serait l'incarnation du Verbe plus que le Logos qui serait à l'origine de notre univers...

⁴⁸ Labarrière, P.J., *Le discours de l'altérité*, Puf, 1983. Pour Labarrière l'origine comprend la relation, la différence et le mouvement.

Cette retenue est la limite que je pose. Cette limite est ce par quoi j'ai lieu : je ne peux être un être unique, singulier et différencié qu'en répondant de mes choix. Cette limite est relationnelle⁴⁹. Elle évolue à mesure de mon devenir. Elle n'interdit rien car elle n'est pas ce par quoi je cesse d'être, mais ce par quoi je commence à être. En répondant à l'énigme de Dieu, je pose moi-même cette limite qui m'inaugure. Cette énigme m'autorise car elle me met en route. J'y insiste : cette limite que je pose ne relève toutefois pas de mon intentionnalité, si elle m'autorise c'est parce que je suis mis en confiance, pour, à mon tour, m'autoriser, elle n'est que la manière dont je réponds à ce partenaire qui me fait danser⁵⁰.

Nonobstant, ce chemin est redoutable. L'enjeu y est sérieux, s'en remettre à Dieu ou s'en détourner. Cette décision a un impact car Dieu ne force pas la porte de nos forteresses. Dieu n'est pas tout puissant⁵¹ ! Je peux refuser la relation. Le risque du néant est réel⁵². Cette décision ne se prend pas une fois pour toute dans cette nuit noire et obscure dont parlent les mystiques. Elle est à prendre à tout instant. C'est à chaque instant que je décide de vivre la vie en étant vivant ou de la vivre en étant mort. Ce combat est exigeant.

Pour le mener, il faut se rendre dans le désert. Nietzsche nous y convie. Mais les Pères du désert nous mettent en garde. Ils nous invitent à faire communauté. L'enjeu est de descendre au plus profond de nos blessures pour y retrouver notre liberté essentielle. Il n'y a pas de modes d'emploi. Aucun « nous », aucun « on », aucun « code déontique » ne peut surgir car la liberté est toujours singulière. Il n'y a que des « je » singuliers, c'est-à-dire différents et identiques tout à la fois - différents dans leur histoire et dans leur manière de rendre vraie leur relation avec Dieu, différents dans leur manière d'incarner cette relation, mais identiques dans leur épreuve. Ce qui implique qu'une autre forme de « nous » est possible. Non le « nous » de l'identité, de cette totalité close sur elle-même et où chaque personne doit être identique à l'autre, de cette totalité inclusive et tout à la fois exclusive⁵³, mais le « nous » du « avec » et du « par », le « nous » du « nous vivons ensemble, les uns avec les autres et les uns par les autres ».

Nonobstant, une communauté de la nudité n'est pas une communauté du traumatisme. Il n'y va pas d'un culte doloriste. La souffrance n'a aucune valeur en elle-même. Mais elle est. On peut bien évidemment tenter de s'en protéger. Là n'est pas la question. La question est de savoir comment l'intégrer. Vais-je la vivre avec ou sans Dieu ? Vais-je la refuser, m'y soumettre ou l'accepter ?

⁴⁹ La limite qui fait que quelque chose peut avoir lieu est le jeu libre qui se joue dans l'espace transitionnel et par lequel nous nous relient les uns aux autres. Winnicott distingue le *play* (jeu libre et spontané) du *game* (jeu règlementé).

⁵⁰ Il est bon de se souvenir qu'autorité vient du latin *augere* : faire croître, mettre en confiance. *Vocabulaire européen des philosophies*, Le Seuil, Le Robert, 2004.

⁵¹ Caputo, J.D., *La faiblesse de Dieu*, Labor et fides, 2016.

⁵² Le Serpent est-il un ennemi qui nous veut du mal ? Un ange déchu qui s'oppose au projet Divin ou un adversaire qui vient nous affermir ? S'il nous fait chuter, c'est en nous laissant croire que nous sommes esseulés à tout jamais et que nous avons raison de désespérer. Mais peut-être nous fait-il voir ce qu'il va nous arriver si nous cédon à la peur et si nous nous enfermons dans le refus d'ouvrir nos cœurs ?

⁵³ Puisqu'il faut exclure celui qu'on ne parvient pas à inclure !

Dieu n'est pas un Père Noël qui nous permettrait de faire l'économie de la vie. Il n'y a pas de vie sans souffrance. Croire l'inverse témoigne de cette attitude infantile qui conduit à la volonté de maîtrise. La vie est une affaire de confiance ou de défiance. C'est en entrant en confiance que nous parvenons à porter ce que jusque-là nous supportions tant bien que mal. C'est à ce moment qu'une plainte devient une complainte et qu'une blessure devient une bénédiction au sens où elle devient une ouverture. Tout peut être louange et gratitude. Mais tout n'est louange et gratitude qu'au moment où on s'en remet entièrement à Dieu.

Si la confiance est ce par quoi je peux être vivant, il devient essentiel de fonder une éducation qui l'éveille. La nudité se partage, se dévoile et se donne⁵⁴. Ce chemin est une école du salut. En effet, en réintégrant la dimension spirituelle de l'être humain, nous nous libérons de cette anthropologie pessimiste et mortifère selon laquelle nous serions des êtres indivis, pulsionnels, égoïstes et avides. En prenant appui sur notre liberté ontologique nous pouvons enfin renoncer à cette éducation de la castration et instituer une éducation du lien⁵⁵.

On peut parler d'une écologie du lien car l'enjeu est d'ouvrir notre raison à notre cœur et à nos sens afin de se mettre à l'écoute de la vie⁵⁶. Cette écologie nous éveille au monde et aux autres. Elle invite à penser à un cosmothéandrisme⁵⁷. Elle éduque à l'attention à l'interdépendance⁵⁸. Elle propose un usage de la vie, une manière de vivre en dehors de toute idée d'appropriation⁵⁹.

On a une réponse à notre question. La communauté de la nudité est une communauté du lieu puisque nous l'avons vu, un lieu n'est que lorsque quelque chose y a lieu⁶⁰. Il ne s'agit donc pas d'un agglomérat d'individualités. Il n'y va pas plus d'un groupe d'intérêt. J'y viens parce que je découvre que quelque chose de ma vie peut s'y jouer, que quelque chose de moi peut y avoir lieu.

On distingue trois types de lieux : les lieux topiques, les lieux utopiques et les lieux dystopiques⁶¹. Les lieux topiques sont des lieux qui s'édifient en fonction du site – on construit en prenant en compte la réalité du terrain. Les lieux utopiques sont édifiés en fonction des

⁵⁴ Seul ce que je donne est ce que je reçois car seul ce que je donne ne me sera jamais repris. Pour le dire autrement, nos cœurs sont d'autant plus vivants qu'ils se donnent et se reçoivent.

⁵⁵ Les lois seront pensées de manière à recréer du lien – il est vertigineux de se dire qu'à notre époque, alors qu'on sait que ceux qui chutent, chutent parce qu'ils n'ont pas eu la chance de créer de relations saines, sont placés, dans des services psychiatriques et des prisons, en isolement ou dans la promiscuité !

⁵⁶ On parle d'écologie car attention à l'éveil ne s'adresse pas au sujet qui fait face au monde, mais à la personne qui vit en interdépendance. Voir les travaux de Ingold, T., Abram D., Dousset, L., Narby, J., Goodman, N., Crawford, M.B., Graeber, D., ...

⁵⁷ Pannikar, R., *Entre Dieu et cosmos, entretiens avec G. Jarczyk*, Albin Michel, 1998

⁵⁸ Il s'agit de penser une éducation basée non sur la performance et l'accumulation de compétences, mais sur la solidarité et l'expérience incarnée des savoirs. Il s'agit d'éveiller à la passibilité, à la tendresse, à la caresse, à la vulnérabilité, à la retenue, à la discrétion, à la beauté, au silence, à la contemplation, à l'art, au jeu, ...

⁵⁹ Agamben, G., *De la très haute pauvreté*, Payot Rivage, 2011.

⁶⁰ Voir le concept de lieu au Japon. Les japonais distinguent le « ma » qui est la manière d'aménager un espace en offrant une place au vie (c'est une transition vide qui relie et sépare deux espace) du « Basho » qui est le vide d'où quelque chose peut émerger. Voir les travaux de Nishida et de Tanabé.

⁶¹ Ingold, T., *Une brève histoire des lignes*, Zones sensibles, 2011. Ou dans les termes de Godin : topiques, pantopiques et atopiques, Godin, C., Mühlerthaler, L., *Edifier*, op. cit.

mathématiques – on construit sans prendre en compte les données naturelles. Les lieux dystopiques sont des non-lieux puisqu'il y va simplement de points de connexion.

On retrouve ainsi trois types de fabriques de l'homme. Le monde traditionnel dans lequel les vivants vivent en interdépendance. C'est le monde des courbes telles que les dessinent les cours d'eau. C'est le monde des communautés traditionnelles dans lequel les êtres vivent en équilibre, en harmonie et en solidarité. Le monde moderne où s'impose l'individualisme et la volonté de rendement. C'est le monde de la ligne droite et de la vitesse. C'est le monde des grandes utopies sociales, des communautés politiques et de leurs idéologies (socialisme, communisme, fascisme, libéralisme, ...). Le monde contemporain qui se virtualise. C'est le monde des points et des lignes brisées dans lequel tout est ramené à sa valeur fonctionnelle. C'est le monde des communautés d'intérêts et de la gestion (des ressources et des flux : des finances, des matières et des gens).

Une communauté de la nudité propose un nouveau type de lieu, le lieu comme présence. Elle ouvre un mode d'être. Il s'y agit d'être présent à ce qui se présente afin de rendre vraie notre rencontre personnelle avec Jésus. Cette manière d'être me permet de laisser les autres êtres vivants entrer dans ma présence. Comme nous l'avons vu, être en relation est ici un mouvement, celui de la retenue.

Il échoit à chacun de répondre personnellement à l'énigme. Peu importe mes compétences. La confiance ne relève pas de la connaissance⁶². Chaque être est unique et chaque être participe à la beauté et à la bonté de la vie. Il s'ensuit que cette communauté ne peut se totaliser. Elle ne peut pas déboucher sur une identité. Il s'y agit « d'être avec », d'apprendre à vivre avec et par les autres, les autres humains, mais aussi les animaux, les plantes, la nature, le ciel, les éléments, la beauté et le silence. Cette communauté est un lieu d'appren-tissage⁶³. Cette communauté ne peut pas déboucher sur un « nous » identitaire car rien ne totalise la relation, hormis son propre mouvement qui est infini – on pourrait parler d'une totalisation inachevable et d'une communauté en devenir et en avenir, d'une communauté inaccomplie car à jamais inachevée.

Cette communauté est une communauté de la liberté puisqu'elle engage la liberté de chaque personne. Et, c'est de facto, une communauté des amis au sens où Aristote en parle et, comme le dit Spinoza, des êtres libres. Souvenons qu'en anglais la liberté se dit de deux manières : *Freedom* et *liberty* : *freedom* qui renvoie à *frya* en sanskrit et à *friend* ; *liberty* qui renvoie à *leuth* qui donnera *lieb, love* et *life*.

Une communauté de la nudité n'est pas pour autant un retour idéalisé au jardin d'Eden. Il reste à penser comment vivre. Il y va de la question du politique. Selon la logique de la nudité, il ne peut avoir comme politique qu'une politique de la clinique. Une telle politique exige une attention à chaque personne dans la mesure où chaque personne est en excès sur tout cadre

⁶² La confiance relève de l'Esprit elle ouvre à la totalité et à l'infini – on peut être en totale confiance. La connaissance est toujours finie, elle relève des niveaux de l'âme et du corps. La finitude ne s'applique qu'à ces deux niveaux.

⁶³ Et non d'apprentis-sages.

symbolique et partant sur tout pouvoir⁶⁴. La personne manifeste sa singularité lorsqu'elle est dans ce que pourrait nommer une attitude bienveillante vis-à-vis d'elle, des autres et du monde, lorsqu'elle est pacifiée. Il est évidemment difficile d'arriver à cet état de pacification et de bienveillance. La plupart du temps nous sommes dans l'agitation. Nous ne manifestons plus notre singularité mais notre particularisme. Or n'est-ce pas quand notre être est pacifié que nous pouvons enfin entrer dans une forme de santé proche de la sainteté, dans un monde où la guérison est un salut ⁶⁵?

L'enjeu politique est ainsi éminemment clinique puisqu'il s'agit de permettre aux personnes d'exprimer et d'extérioriser leurs symptômes ; non pour qu'elles s'y enferment ou les imposent au point de saturer tout espace, mais, au contraire, pour qu'elles les interrogent et les travaillent. L'enjeu est de se mettre à l'écoute de ce qui s'y dit. Il se peut que les symptômes disent quelque chose de la communauté comme il se peut qu'ils disent quelque chose de la blessure de la personne. Il se peut encore qu'ils laissent parler à travers eux cet appel qui vient d'ailleurs ou qui vient de Dieu⁶⁶. Cette attitude clinique est l'acte politique par essence. Il est peut-être utile de rappeler que *thérapie* veut dire *se mettre au service de*⁶⁷. Or qu'est-ce que s'occuper du Politique, si ce n'est se mettre au service de la vie ?

Une communauté de la nudité implique un dessaisissement radical de toute prétention subjective et de toute position indivise. Ce lieu ne possède pas de centre car il rompt avec toute notion d'une transcendance sans immanence. Nul ne peut y occuper le centre. Il n'y a pas de noyau car ce qui le constitue est la membrane⁶⁸. Cette membrane est un mouvement dialogique, comme l'est l'espace transitionnel. Cette membrane permet une identité d'exil. Elle est mouvement, parole et danse. Bref, elle est une peau. Elle en a la nudité et la fragilité, la douceur aussi !

Le centre est vide. Mais il y a deux types de vide : le vide qui nécessite beaucoup d'énergie pour que rien n'advienne – c'est ce que les médecins nomment le faux vide. Et le vide où rien n'est contenu et où, parce que rien n'est contenu, advient quelque chose – c'est le vrai vide⁶⁹. On peut faire le même constat au niveau de la vie psychique : il y a le vide qui permet la relève après une mort symbolique ou la traversée d'une blessure et le vide stérile qui exige du mélancolique tant d'effort pour maintenir le statu quo !

⁶⁴ Dans un sens christique, l'enjeu de la fonction d'autorité est de chercher à ramener la personne qui est hors-jeu afin de l'aider à se reprendre : « Va et ne trébuche plus ! ». Par ailleurs, le cadre symbolique est sans fin troué par ce qui lui échappe : la réalité du handicap mental en est le paradigme ! O. Philippart de Foy, *Eclats de confiance*, 2012, WWW.LESSCOQUELICOTS.BE

⁶⁵ Larchet, JC., *Thérapeutique des maladies spirituelles*, Cerf, 1997

⁶⁶ Voir les travaux de Oury, Tosquelles, Guattari et des penseurs qui abordent la question de l'analyse institutionnelle.

⁶⁷ De Thérapeutein : se mettre au service, prendre soin de quelqu'un. Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 2012

⁶⁸ Les travaux en biologie montrent que contrairement à ce qu'on imaginait, une cellule peut encore vivre sans noyau alors qu'elle meurt dès qu'on lui retire sa membrane.

⁶⁹ Thinh Xuan Thuan, *La plénitude du vide*, Albin Michel, 2016.

Ce vide, on l'aura compris, est ce qui troue toute totalité (celle du collectif comme celle de la personne). Ce vide est le mystère, l'appel à être qui troue l'être mais qui ne peut être appelé sans l'être et sans les personnes qu'il appelle !

Dans ce lieu, nous nous portons les uns les autres afin d'apprendre à nous lever et à marcher, à aimer librement (sans attachement maladif) et à penser par soi-même (sans ânonner les mots des autres). Dans ce lieu et par lui, nous relançons la tradition, notre héritage, au sens où nous relançons le geste de la vie.

Ce mode d'être de la nudité nous replace devant notre vérité. Il ne s'agit pas de sauver les êtres humains de leur folie, ni de sauver la nature des êtres humains. Tout au contraire, l'enjeu est de relever la création toute entière⁷⁰ en traversant nos peurs, ... mais cela ne peut se faire seul !

⁷⁰ Pape François, *Laudato si*, 2015